

Dossier de presse — en kiosques le 21 juin

Été 2012 — Numéro 1

RU^اYKH

L'ESPRIT DU NOUVEAU MONDE ARABE

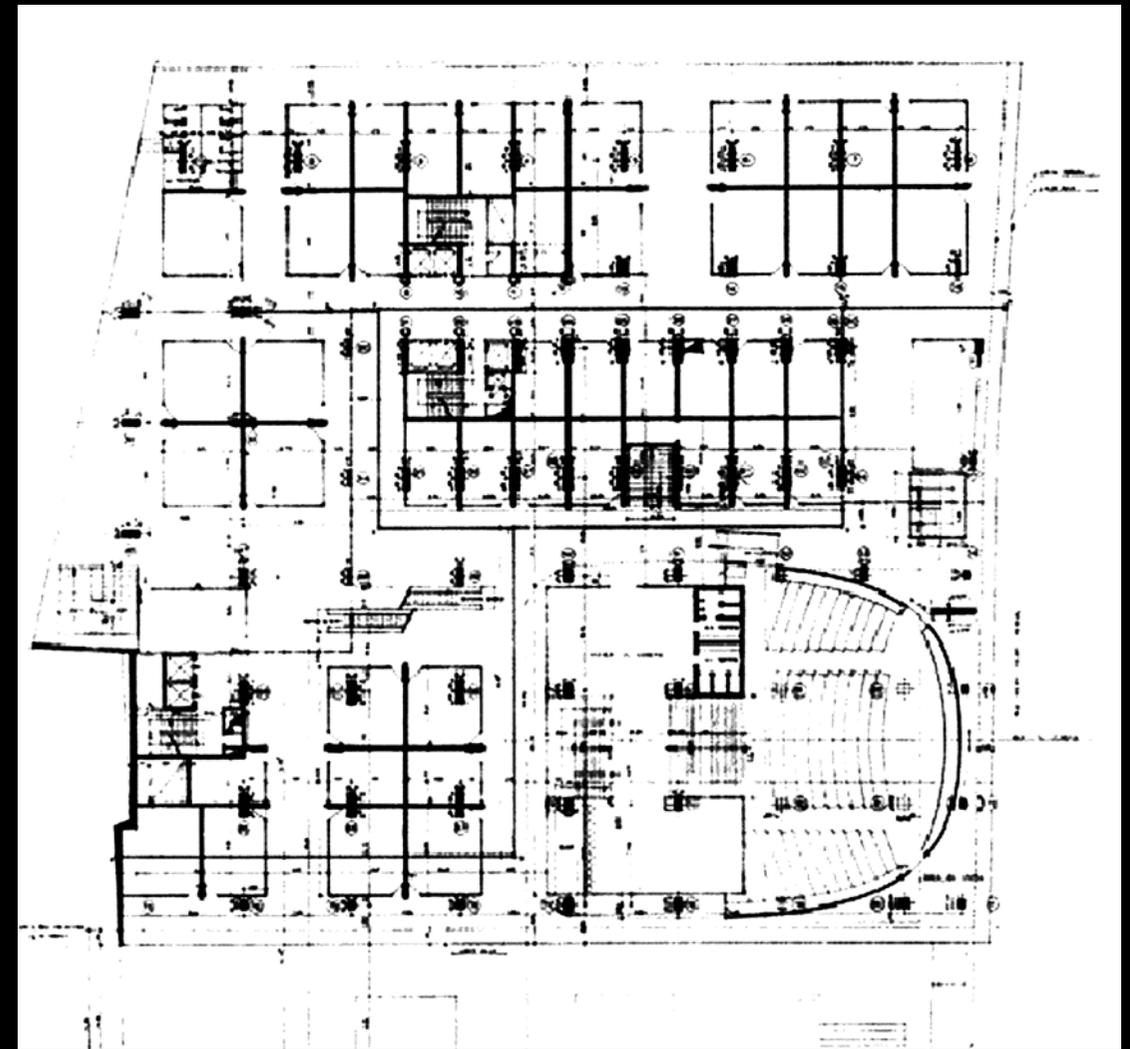
LES
REBELLES
NE SONT
PAS CEUX
QUE L'ON
CROIT

Ayad, la Révolution manquée | 99 super-héros musulmans
Le Berbère du Barça | Le Gang du Sinaï | Errances de Marrakech à Cannes
Salaam Shalom ThreeAsfour | The Egg, Beyrouth

The Egg

— Comment ignorer ce lieu improbable qui trône en plein centre-ville de Beyrouth, protégé des étudiants libanais qui pétitionnent pour sa survie et des architectes qui réfléchissent à un plan de réhabilitation ?

Raconté par Bernard Khoury et Mazen Kerbaj



Construit en 1965, il est appelé The Egg, le Dôme, le Champignon ou encore le Saboun («savon» en arabe), de par sa forme atypique. Jadis salle de cinéma et centre commercial, il a abrité pendant la guerre civile des soirées folles et est régulièrement menacé de destruction. Plus qu'un simple bâtiment, c'est une légende, un symbole de Beyrouth, de son histoire. L'architecte Bernard Khoury et le dessinateur Mazen Kerbaj nous racontent l'Œuf dans tous ses états.



Des voitures sous l'eau

The Egg, c'est une question compliquée... Il n'y a pas que ce bâtiment. C'était le projet du plus large centre commercial et culturel de l'époque dans la région. Conçu par un architecte qui a beaucoup produit dans les années soixante, Joseph-Philippe Karam, il devait être construit par phases mais n'a jamais été totalement complété. La structure était en rez-de-chaussée et devait abriter un cinéma, des bureaux, deux tours en verre dont une seulement a été terminée. Et il comptait six sous-sols ! D'ailleurs, petite anecdote : un importateur de voitures venait de recevoir un stock neuf qu'il a mis à l'abri pendant la guerre aux deux niveaux les plus bas. Or ces niveaux étaient situés en dessous de la nappe phréatique et des pompes d'eau qui assuraient l'étanchéité du bâtiment. L'électricité ayant été coupée durant les bombardements, tout a été inondé et abandonné. On dit que quelqu'un a récupéré ces voitures des mois plus tard...

Reconstruire Beyrouth

Rafic Hariri a tout déclenché. Il avait une vision pour le pays à travers le seul véritable projet de reconstruction après les accords de Taëf, SOLIDERE (La Société Libanaise de Développement et de Reconstruction). Le centre-ville historique de Beyrouth avait vocation à être la vitrine du projet de reconstruction physique et morale du Liban. Mais la tâche s'annonçait ardue : on faisait face à un problème juridique et économique insolvable à cause de la loi sur les loyers

et de la guerre. Il y avait des centaines d'ayants droit par parcelle ! Des émigrés, des portés disparus. Difficile d'obtenir leur accord... Le coup de génie de SOLIDERE a été d'exproprier le territoire par décret et d'effacer le parcellaire, qui est l'ADN de la ville. Ils ont compensé les propriétaires via des actions d'une société cotée en Bourse. Une démarche audacieuse. Et vous imaginez les conséquences urbanistiques ? Tout allait changer d'un coup.

Modernité au présent

Cette formule a redéfini la propriété foncière, élément sacro-saint de la culture libanaise. J'ai beaucoup cru en l'abolition du parcellaire qui allait se traduire architecturalement par un projet modèle ! Malheureusement, SOLIDERE a rétabli un plan urbanistique extrêmement conventionnel, avec des éléments architecturaux et d'organisation traditionnels. Pour eux, seules importaient les couches archéologiques les plus anciennes de la ville : thermes romains, églises byzantines, monuments ottomans et bâtiments du mandat français. Ils ont foutu en l'air la dynamique de la ville, en faisant l'impasse sur la période post-1943 et en sautant à pieds joints dans les années 1990. Ce n'est pas pour rien que le slogan de SOLIDERE est "une ville ancrée dans le futur". Avec ça, on fait complètement abstraction du présent ! Lorsque nous ne pouvons l'écrire, il existe un danger politique et culturel de taille, alors qu'il y a des tas d'architectes modernistes libanais exceptionnels de cette époque dont le travail n'est pas reconnu qui auraient

pu changer la donne. Je pense notamment à Raoul Verney, Maurice Hindié et à mon père Khalil Khoury. Des hommes extraordinaires, qui allaient au-delà de la syntaxe architecturale et prenaient des risques. Seulement, pour faire moderne à la libanaise, on a préféré faire appel aux architectes Zaha Hadid, Philippe Starck ou Norman Foster. Des dinosaures ! Les gratte-ciel qui jonchent Beyrouth, on peut les voir à Shanghai ou Chicago. La modernité, ce n'est pas le futur, c'est le présent. Un présent qu'on n'a pas su récrire après la guerre. J'ai l'impression qu'on a raté le coche de cette modernité...

Retour aux sources

J'ai étudié aux États-Unis. J'y ai imaginé un projet qui récupère la mutation des bâtiments voués à disparaître à travers un processus architectural. Ça s'appelait «Evolving Scars». La démolition devenait un exercice. Abstrait, politiquement naïf car cela présuppose un consensus politique et historique autour duquel on aurait pu commencer un processus de cicatrisation. Mais en revenant au Liban, au milieu des années 1990, je réalise que ma vision ne se réalisera pas, à cause de l'impossibilité de récrire le passé, le présent et le futur ensemble. Beyrouth appartient au privé. Il n'y a pas de reconstruction en provenance du public.

Je suis alors débauché par l'industrie du divertissement, raison pour laquelle je n'ai bâti ni opéra, ni musée, mais je suis le père de lieux aussi inédits que marquants tels la boîte de nuit à toit ouvrant construite sous un parking, le B018, ou le restaurant «Centrale» à Gemmayzeh. Cela ressemble à une industrie futile, éphémère. Pourtant le B018, construit sur d'anciens camps de réfugiés palestiniens, avait une durée de vie prédéterminée de cinq ans, et il est toujours là aujourd'hui. C'est faire de la politique sans le vouloir et je me retrouve souvent à prendre des positions radicales. Mais je ne le regrette pas, c'est là le rôle d'un architecte comme d'un artiste.

Quand je prends rendez-vous avec le PDG de SOLIDERE et lui expose le potentiel de la ville et tout ce qu'on peut accomplir en travaillant sur des projets temporaires à durée de vie limitée sur le modèle du B018 et en créant de la vie dans le centre-ville, comme dans le secteur Foch, Allenby et la Place de l'Étoile, ni habités, ni investis par les commerces, je sens qu'il ne comprend pas grand chose de ce que je raconte. La discussion n'a pas duré un quart d'heure.

En 2003-2004 pourtant, plusieurs architectes internationaux viennent visiter Beyrouth. Émerveillés par The Egg, ils demandent au même PDG quel sort est

Vues de l'intervention sur l'Œuf du cabinet Khoury, abandonnée en 2004 suite à des changements structurels au sein du lobby SOLIDERE.



réservé à ce bâtiment. Ce dernier me rappelle pour me donner carte blanche sur le projet, et gèle in extremis la destruction du lieu. Il a fallu que des étrangers louent le projet pour que je puisse enfin travailler dessus.

The Egg au passé

The Egg, ce sont aussi les fêtes qui s'y déroulaient... J'ai connu ces années-là et avant celle d'un underground encore plus dangereux. Je n'ai jamais totalement coupé avec Beyrouth. Même en étant parti en 1986, je revenais chaque année, et je passais de manière totalement clandestine entre l'Est et l'Ouest pour veiller dans un bar, le Back Street à Hamra. J'avais une Land Rover de milice, mais je lui préférais la Citroën 2CV d'un ami et je passais trois lignes de démarcation et douze barrages entre les containers du port, phares éteints, pour aller en soirée et revenir au petit matin. C'était en 1989, pendant la guerre intra-chrétienne.

Est-ce qu'il y a d'autres bâtiments représentatifs de cette période à Beyrouth ? The Egg est iconique parce que l'un des rares exemples qui reste encore, une cicatrice, une plaie ouverte de la guerre, comme le Holiday Inn. Il représente un âge d'or et un début de projet de nation moderne, les Trente

Glorieuses fauchées par la guerre. Il y a d'autres bâtiments de cette époque, mais aucun d'entre eux n'a ce côté sulfureux si emblématique."

Rebelle, l'Œuf ? Pas tant que ça... Il y avait à Beyrouth des lieux beaucoup plus underground. Moi, j'habite dans le quartier des putes. Les Libanaises qui y viennent ne sont pas des prostituées, ce sont des femmes libérées qui aiment l'argent.

Au futur ?

Il se passera toujours des choses à Beyrouth. Ce pourrait être un laboratoire beaucoup plus explosif. C'est incroyable d'être castré à ce point. Il y a un tel potentiel, même au-delà de l'architecture.

Vous avez entendu parler de la Lebanese Rocket Society ? Il y a eu une exposition au Beyrouth Exhibition Centre. Ce groupe qui a existé dans les années 1960 à Haigazian (université arménienne au Liban), a développé une fusée en voulant entrer dans la course spatiale. Fouad Chehab, Premier ministre de l'époque, a commencé à financer le projet et en a même fait des timbres...

Faut-il faire confiance aux jeunes arabes pour prendre en main leur destin et leur identité ? Ce n'est pas une question de talent mais de pertinence et d'inspiration qui viennent de l'intérieur.

